

LE PÈRE PEINARD



Réflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE { En An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS { Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.
EXTÉRIEUR

MINCE DE BRANLE-BAS, Nom de dieu!

Révolte des Culs-Terreux Hollandais

CHOUETTE GRÈVE DES MINEURS ALLEMANDS

Les Sans-Turbin de Londres



Hardi, Pétits !

La nouvelle année s'annonce richement, nom de dieu !

A peine la petite garce a-t-elle foutu le nez au vent que subito on entend le barouffe.

C'est qu'aussi, elle a un nom qui promet :

Quatre-vingt-treize !!

Cré pétard, faut qu'elle soit digne de la grande année d'il y a un siècle.

Eh bien, c'est pas pour caresser le menton à la petiote, — mais, vrai, elle semble vouloir nous épater.

Aussi, foutre, s'agit d'ouvrir ferme les quinquets, afin de parer à tous les avaros, — et aussi pour profiter des occases.

Ceux qui n'aiment pas s'engager à

l'avance, sans savoir d'où souffle le vent, n'ont qu'à cracher en l'air pour s'orienter.

Ayez pas peur ! Votre glaviau ne vous retombera pas sur le bec.

C'est sur la hure de quelque jean-foutre qu'il ira sûrement s'aplatir.

Pour ce qui est de la France, y a pas à tortiller : la situation des grosses légumes est bougrement critique.

Oh, ce n'est pas que le populo ait des plus grandes démangeaisons de leur ser-rer le kiki aujourd'hui qu'hier.

Y a longtemps que les bons bougres sont fixés !

Y a belle lurette qu'ils savent que toutes les fripouilles de la haute sont des crapulards d'un rude calibre.

Mais voici mieux : les jean-foutre se mangent le nez !

Au lieu de se soutenir entre eux, ils se tapent dessus et se traitent gentiment de filous.

Le populo rigole de la chose.

Les barbottages du Panama ne lui apprennent rien.

C'est pas d'hier qu'il sait qu'il est plumé et écorché tout vif.

Par exemple, un tas de bougres, moitié prolots, moitié bourgeois, qui, en se tirant le pain de la bouche, avaient, sou à sou, amassé quelques économies, ne voient pas la chose du même œil.

Leurs économies ont passé à l'as.

Et ils rouspètent, nom de dieu, maintenant que c'est leur tour d'être plumés.

C'est dire que la gouvernance s'écroule d'elle-même :

Elle dégouline toute seulette à l'égout, sans que personne ait besoin de lui botter le cul pour la faire culbuter.

Oh mais, attention, foutre !

Ce que j'en dis, c'est pas pour laisser supposer que les bons bougres doivent se désintéresser du fourbi et se rouler les pouces.

Fichtre, non !

Mauvais truc, d'attendre le bec ouvert que le chabanais s'accomplisse de lui-même.

Il est toujours bon de pousser un tantinet à la roue.

C'est ce que se sont dit une tapée de zigues à poil :

Comme ils voient que les colères bouillonnent, qu'on rouspète ferme, qu'on

parle de foutre les bouffe-galette à la Seine,

L'idée leur est venue de foutre un peu de pétrole sur le feu.

C'est-à-dire d'engrainer une grande manifestation contre l'Aquarium, le jour où les bouffe-galette reviennent de leurs vacances.

Pour la France, voilà ousque nous en sommes.

Mille dieux, faut pas croire qu'il n'y a du chabanais que par chez nous !

En Allemagne, ça ronfle bougrement.

Y a d'abord un petit Panama qu'on vient de découvrir.

Ça va être du nanan, cré dieu !

Il paraît même qu'on va démontrer que des journalistes et des politicards français qui ont toujours eu plein la gueule « d'honneur » et de « patrie » ont eut la patte graissée par Bismarck.

Mais, tonnerre du diable, y a plus galbeux que ça !

Pour commencer l'année, y a un soulèvement espatriouillant de mineurs.

C'est les gueules noires de la Saar qui sont en grève. Sur 30 mille mineurs, y en a 25 mille qui ont lâché le turbin.

Ce qu'il faut remarquer, nom de dieu, c'est que ces pros-là ne sont pas exploités par une Compagnie, mais bien par la gouvernance.

Guillaume-le-Teigneux est leur patron !

Et ce sale pourri faisait de ses épates disant qu'il ne voulait pas que ses ouvriers soient malheureux.

Bougre de Teigneux, tu vois que tes mineurs ne coupent pas dans tes boniments !

Ils viennent de lâcher en chœur le turbin : ils sont sortis des puits, comment y rentreront-ils ?

La tête basse avec la rage de la défaite au ventre ?...

Ou bien, victorieux : après avoir foutu le grappin sur les mines ?...

Ça, c'est le grand hic !

Toujours est-il que les grévistes savent à quoi s'en tenir : Guillaume-le-Teigneux leur a toujours dit qu'il les voulait bien obéissants.

Maintenant qu'ils rouspètent il parle de les massacrer gentiment.

Heureusement les gueules noires n'ont pas l'air de vouloir se laisser faire !

Y a déjà eu des tamponnages avec les gendarmes et les troubades. Y a même eu un ublan de tué, nom de dieu !

Au surplus, il paraît que les mineurs n'ont pas les pattes vides : depuis un bout de temps, ils s'approvisionnaient de revolvers.

Dame, ça peut devenir vilain !

D'autant plus, qu'il n'est pas sûr que les troubades prussiens soient disposés à tirer sur leurs frangins de la mine.

Ils se pourrait que pour le moins, ils foutent la crosse en l'air.. et peut-être bien qu'ils la cassent sur la margoulette de leurs galonnards.

..

Hein, les camaros, c'est bath aux pommes, ce que je vous jaspine !

Eh bien, foutre, j'ai encore plus rupin dans mon sac :

C'est des nouvelles qui radinent de Hollande, le pays des fromages ronds.

Là-bas, y a belle lurette que les ouvriers des villes font un sacré bouzan.

Ainsi, à Amsterdam, il ne se passe quasiment pas de journée où les bous bougres ne tapent sur la gueule aux roussins.

Mais voici que les campluchards entrent en danse eux aussi.

Depuis quelques jours, y a un grabuge faramineux : une cinquantaine de villages sont soulevés.

Les campluchards font une sacrée rouspétance : ils foutent le feu aux gendarmeries, ainsi qu'aux cassines des grands proprios ; ils se baladent sur les routes en chantant un refrain qui doit fiché la tremolotte aux richards :

« Du pain pour du plomb ! » qu'ils braillent à pleins poumons.

Ça a même été plus loin, nom de dieu !

Les jean-foutre ont voulu envoyer une chiee de soldats pour rétablir l'ordre dans un village. Sans s'épater les campluchards les ont reçus à coups de fusil.

Les paysans ne marchent pas seuls, mille dieux !

Les maîtres d'école leur prêtent chiquement la main.

Outre cela, y a une chose à remarquer : si le populo a tant de nerf dans ce pays, ça tient à ce qu'il n'a pas été masturbé par les socialos à la manque.

Cette mauvaise graine n'a pas poussé là-bas !

Le socialo hollandais Domela est plus anarcho qu'autre chose, — lui, pas plus que ses copains, ne veut se laisser engrainer dans la politiaillerie.

Aussi, voilà, le résultat, cré dieu !

Tandis qu'en France nous sommes encore à attendre le bon moment, là-bas ça ronfle !

Il est vrai que pour nous consoler, les grands chefs socialos gueulent par dessus les toits qu'aux prochaines élections, faudra qu'on les expédie à l'Aquarium, si on veut être mieux gouvernés qu'on ne l'est.

Merci de l'occase,

On sort d'en prendre, nom de dieu !

Sacré Amour !

Deux pauvres bougres viennent de passer en jugement à la cour d'assises.

Le premier, Joigneau, est un ouvrier maroquinier à qui un maçon, Guillemot, souleva la ménagère.

Dame, ça fit du grabuge ! Ça en fit tellement, nom de dieu, qu'un jour de dispute, Joigneau foutait un coup de couteau à son rival et le crevait presque sur le coup.

Joigneau a eu la veine d'être acquitté, malgré son meurtre.

L'autre accusé, c'était Cousin, un garçon boucher de l'avenue des Ternes qui, dans un moment de jalousie, vit rouge et prenant son coutelas, larda sa patronne, — qui, turellement, était sa maîtresse. Moins bidard, il a ramassé cinq ans de réclusion.

De désespoir, à deux reprises, le pauvre Cousin essaya de se suicider, — deux fois on lui a sauvé la vie.

Ah foutre, le gas n'a pas à en savoir gré à ses sauveurs ! Les soins qu'on lui a donnés ne partent pas d'un bon sentiment : ce n'est pas pour le rendre heureux et lui faire oublier son malheur qu'on lui a sauvé la mise. — ce n'est que pour le faire souffrir davantage.

Au jugement, le chef du comptoir a été d'une vacherie carabinée envers le garçon boucher ; il s'acharnait sur lui, kif-kif un tigre sur un mouton.

A bien voir le plus assassin des deux n'était pas l'accusé.

Cousin a tué sa compagne dans un moment de folle jalousie, sans raisonner :

Tandis que le jugeur qui le martyrisait avait tout son sang froid.

..

Mais ce que je veux faire tâter du doigt aux camaros, c'est que dans ces crimes passionnels les jurés ne voient pas avec les mêmes yeux et ne jugent pas de la même façon, que quand il s'agit d'un voleur ou d'un chourneur.

Ainsi, voyez Joigneau : il a tué, — y a pas d'erreur ! On l'acquitte....

Cousin a tué aussi, nom de dieu ! S'il n'est pas acquitté, il s'en tire à bon compte : cinq ans de réclusion.

Plus on va, et moins on condamne les accusés qui ont tué par amour, jalousie, ou toute autre question ou y a pas de galette en jeu.

Et ça, cré pétard, dans la société actuelle, sans qu'on change rien aux saloperies journalières.

Il y a quelques années, Cousin et Joigneau auraient été presque aussi salés qu'un chourneur qui aurait saigné un pante pour lui barbotter cent sous.

Aujourd'hui on a ruminé sur les crimes d'amour, et on les trouve moins punissables. Ce qui ne veut pas dire qu'on les approuve, foutre non !

Seulement, comme on se rend compte que c'est des querelles qui ne foutent pas en danger les voisins, on ne se gendarme plus autant.

En effet, les juges condamnent, non pas d'après l'horreur que leur inspire le crime, — mais d'après le préjudice qu'il cause à leur société.

Ainsi, ils salent ferme les anarchos, parce qu'ils sentent que si le dada de ces gas-là se réalisait, ça en serait fait de leurs bonnes places et de tout le reste.

Les voleurs et les assassins qui portent atteinte au porte-braise ou à la vie des bourgeois étreignent aussi dans les grands prix. Mais contre eux y a moins de haine que contre les anarchos.

En effet, les voleurs et les assassins ne font du mal aux pantes qu'accidentellement. C'est des frères, — mais des mauvais frères qui veulent garder, pour eux tous seuls, le produit de leurs crimes sur le populo. Sans quoi, si les bourgeois voulaient se tasser un brin, y aurait même de s'entendre.

Pour ce qui est des criminels qui ont vu rouge dans un moment de passion, ils n'écopent guère.

Si par malheur, il leur est arrivé d'escoffier un homme ou une femme, ils n'ont pas sauté sur la première personne venue. Donc, y a pas de danger qu'ils recommencent leur coup sur un type qui passe dans la rue.

Ainsi, Cousin a tué sa bouchère.

Eh bien, y a pas à tortiller : on pourrait le foutre illico en liberté sans qu'il y ait à craindre pour aucun. Il ne cherchera sûrement pas à larder toutes les bouchères qu'il rencontrera.

..

Dans ce système de condamner les uns et pas les autres, les jean-foutre de la haute suivent, sans s'en douter, le raisonnement des anarchos.

Les anarchos disent que, dans une société chouertement organisée, où chacun aurait son boulot et tout le tralala assuré, y aurait plus de crimes possibles.

Chacun ayant son nécessaire, et même le superflu, nul ne chercherait à aller barbotter le voisin, — encore moins à le chouriner.

Pourquoi?

Parce que ce qu'on enviera, chacun pourra se le procurer sans le chopper à son voisin.

A ça, rien à répondre, nom de dieu!

Mais alors, les belles niguedouilles qui trouvent que les anarchos sont des maboules, ajoutent : « Oui, je veux bien qu'il n'y ait plus de crimes par intérêt. Pas moins, y aurait toujours des crimes passionnels. Vous ne pourriez pas empêcher que des amants jaloux se fichent des torgnoles; que de dépit de ne pas plaire à sa belle un enragé ne foute un mauvais coup à son rival... »

Et alors, le mossieu vous tire de longueur une saramineuse rengaine sur tous les avares qui en résulteraient : « On vivrait comme chiens et loups; faudrait toujours être à l'affût; y aurait plus mèche d'aller à la pissotière sans craindre un coup de revolver... »

Et la sacrée niguedouille triomphe : « Na, quoi répondre à ça? Cloué, mon vieux!... »

Le type n'a oublié qu'une chose, c'est de reluquer ce qui se passe actuellement autour de lui.

Grande niguedouille! Tu ne vois donc pas qu'aujourd'hui même, où pourtant la Société est tout ce qu'il y a de plus vache, les crimes passionnels ne sont punis que pour la frime, — quand ils le sont! Et avant peu on viendra à ne plus les poursuivre, ni les condamner.

C'est-y à dire qu'on ne peut pas faire un pas sans craindre un anicroche?

Evidemment non! Ça n'empêche personne de bibelotter ses petites affaires, — et je le répète on foutrait subito Cousin en liberté que personne n'aurait rien à craindre de lui, — pas plus que de Joigneau qui se balademaintenant.

Pourquoi en serait-il autrement dans la société nouvelle?

Ça s'y passera kif-kif!

Quèque je dis?

Ça se passera même mieux, le nombre des crimes de passion diminuera, car à l'amour ne viendra pas se joindre pour le pourrir la question de galette.



Eh là, bonnes bougresses et bons bougres!

Ne ratez pas le caneton la semaine prochaine.

Ça vaudra le coup, foutre!

En effet, dans le prochain numéro vous reluquerez le commencement des

36 MALHEURS D'UN MAGISTRAT

histoire moralisante d'un

JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

Pas besoin de vous dire que ça sera escornifistibulissant, véridique et panamésque.



LA SOCIALE EN ANGLETERRE

Dans tous les patelins y a des sales mufles d'endormeurs. Ces nom de dieu de charognes-là se ressemblent tous, kif-kif des poux.

Toujours le même truc, foutre, pour refroidir le populo et lui monter le job au point de lui faire prendre des vessies pour des lanternes, ou des chèques de Panama pour des brevets de rosières.

A preuve, les camaros, je vas vous dégoiser ce qui se passe à Londres :

Dans ce patelin on ne baragouine pas le même langage qu'en France.

Mais pour tout le reste c'est kif-kif bourriquot : les patrons y sont aussi salauds, les proprios aussi voleurs, les jageurs aussi vaches, les mouchards aussi crapules.

« Et les socialos à la manque, les marchands de politique, est-ce qu'ils sont comme les ceusses de chez nous? »

Allez, c'est du même tabac!

Dans ce patelin y a des richards qui mettent le grappin sur tout, — turellement! C'est leur métier. Y a quèques uns de ces chameaux qui ont pour eux tous seuls des quartiers entiers, dont y a pas mèche de faire le tour en une heure; et ils sont proprios aussi bien du terrain que des maisons qu'il y a dessus.

Vous voyez d'ici la purée que ça doit produire!

Pardi, nom de dieu, les richards ça fait pousser la misère comme le fumier fait pousser les champignons.

C'est donc pas étonnant, foutre, si sur cinq millions de types qui sont dans cette ville, y en a tout près de cinq cent mille qui se tapent pour bouffer, et qui roupillent à l'hôtel des 36 fenêtres.

Turellement tous ces pauvres déchards feraient du potin et emmerderaient bougrement les jean-foutres, s'ils ne se laissaient pas monter le job par un tas de salauds, — les ferrouls et les guesdes de l'Angleterre.

Ces types-là se foutent pas mal que le populo crève de faim!

Tout ce qu'ils veulent, nom de dieu, c'est faire leurs petites affaires et aller à leur tour dans un Aquarium pour voir la couleur des chèques, et s'assurer que les pièces de cent sous ne sont pas carrées.

En attendant, ils disent au populo qu'il ne faut pas se presser, qu'il faut rester calmes et inodores, pas avoir de colère, — et surtout qu'il ne faut pas faire de bobo aux richards.

Tas de bourriques, nom de dieu!

Si vous n'étiez pas pourris jusqu'à la moëlle, auriez-vous la vacherie d'aller conter des gnoles pareilles à des gas qui n'ont peut-être pas bouffé depuis trois jours et qui crèvent de froid sous leurs frusques plus trouées qu'une écumoire?

Ça vous va, à vous, de respecter la propreté, vous bouffez tous les jours!

Et puis vous savez que si le populo envoyait péter les proprios, du même coup il enverrait chier les types de chaque Aquarium et les aspirants bouffe-galette.

Ça serait l'intérêt des pauvres bougres, nom de dieu!

Mais, c'est pas ça que vous voulez, messieurs les socialos à la manque.

Bougres de marloupiers!

Heureusement, les prolos commencent à avoir soupé de vos fioles, et le jour n'est peut être pas éloigné où ils vous enverront dans les chiottes voir si ça sent la violette.

A preuve ce qui se passe depuis quelque temps : J'ai déjà jaspiné aux camaros que les sans-travail de Londres se réunissaient, sinon toutes les après-midi, au moins plusieurs fois par semaine.

Pas besoin d'ajouter que c'est les chefs socialos qui tiennent le crachoir;

Et comme remède à la mistoufle ils n'ont encore prêché que la patience et le mendigotage.

Ça a été un bout de temps.

Mais, nom de dieu, les pauvres déchards arrivent à la trouver mauvaise.

C'est ainsi que l'autre jour, un bon bougre, emmerdé d'être toujours turlupiné par les bouffe-galettards a carrément cassé le morceau.

Savez-vous quoi il leur a dit, sans faire ni une ni deux, — là, en cinq sec?

Ah, il ne s'est pas épaté pour leur cracher de quoi il retourne. Il leur a dit simplement :

« Vous me faites chier! »

Et le gas ne s'en est pas tenu là!

Après avoir dit leur fait aux socialos à la manque, le chouette type s'est adressé à ses copains de mistoufle et voici grosso modo ce qu'il leur a dégoisé :

« V'là des semaines et des semaines que je suis sans turbin. Je radine à tous les meetings des sans-travail, et c'est toujours les mêmes boniments. J'en ai plein le cul d'attendre les promesses électorales!

« Si on veut foutre du bon turbin, c'est nous que ça regarde. Nous connaissons ce qui nous botte, mieux que les autres. Faisons nos affaires nous-mêmes, nom de dieu!

« Faisons quèque chose!... N'importe quoi, — mais faisons quèque chose, foutre!

« La légalité, c'est de la crotte de chien!

« Nos meetings ne foutront pas le trac aux gouvernants, tant que nous nous bornerons à écouter les boniments des marchands de politique.

« Tenez, les copains, si nous voulons essayer quèque chose de pratique, j'ai une binaise : Nous sommes des tas et des tas qui reflons la comète, pendant que les richards ont davantage de belles piôles qu'il ne leur en faut.

« Nous sommes tellement nombreux qu'on ne nous fout même pas en prison, — pour s'éviter la nécessité de nous nourrir.

« Eh bien, au lieu de nous balader, chacun de notre côté, — c'est-à-dire un par un, comme des chiens galeux, — pourquoi ne se masserait-on pas tous, pour refiler la comète en famille?

« Peut-être, nom de dieu, que, quand nous serons tous réunis, les chouettes idées rappliqueront dans nos caboches. »

Cré pétard, la proposition du gas fut gobé par une dégelée de purotins; si bien, qu'ils se donnèrent rendez-vous pour minuit à un endroit appelé Tom-Hill, — comme qui dirait la place Vendôme à Paris.

Ah, les aminches, il aurait fallu voir le trac des journaloux et des jean-foutre! Ils avaient une telle chiasse qu'on ne pouvait pas les approcher à dix mètres, sans se boucher le pif.

A l'heure convenue quelques centaines de pauvres bougres se sont trouvés au rendez-vous.

Y avait pas qu'eux, nom de dieu!

Pas besoin de dire que tous les sergots et les mouchards étaient sur pattes.

Quoique ça, ils n'ont pas pu empêcher le zigzag qui avait emmanché la manifestation de jaspiner chouettement.

Pourtant, le meeting avait été formellement interdit... Mais voilà, les gaillards présents avaient une mine décidée qui faisait la nique à toutes les interdictions!

La manifestance a eu lieu, et les richards avaient bougrement le trac d'être passés à la couverte.

C'est partie remise !

En Angleterre comme en France, dans cette pouffiasse de monarchie comme dans notre putain de république, c'est le même fourbi pour les libertés politiques.

La loi est un truc pour faire peur aux couillons, comme le diable pour effaroucher les gosses.

Y a qu'à avoir du poil au ventre, nom de dieu, et avec ça on va aussi loin qu'on veut.

On irait même sonner chez un juge afin de lui demander les pages du code pour se torcher le trougnard.

Les sans-turbin qui étaient à la manifestance des refileurs de comète n'ont pas fait ça. Mais, nom de dieu, ils ont fait quèque chose de plus rupin.

Il aurait fallu que tous les purotins du monde entier soient là pour reluquer le tableau : ça leur aurait foutu du cœur au ventre et ça leur aurait aussi donné l'idée d'emmancher des trucs du même genre.

C'est que, ça a vraiment été bath, nom de dieu !

Au nez des flics qui en rotaient des sabres de bois, les gas ont défilé dans les quartiers riches, beuglant des chouettes chansons, — surtout la *Carmagnole*, nom de dieu !

Y en a même qui en tenaient pour allumer des torches, mais ça n'a pas pu marcher.

Ça sera pour une autre fois, mille bombes !

Par exemple, je vous parie les sales tripes de Loup-bête contre une chopote de picolo que cette nuit-là les bourgeois de Londres n'ont pas roupillé sur leurs deux oreilles.

Depuis la manifestance des refileurs de comète, y a eu d'autres meetings d'ouvriers sans travail.

Dans les premiers y avait pas mèche que les anarchos prennent la parole. Y en avait un surtout que les socialos à la manque foutaient en bas de la tribune en lui boxant la gueule.

Le gas s'appelle Samuels. Oh mais, il ne s'est pas rebuté !

« Puisqu'on ne veut pas me laisser parler j'organise un meeting pour demain à telle heure... » qu'il gueule un de ces derniers jours.

Le lendemain tous les purotins étaient au rendez-vous. Pour lors, Samuels a pris la parole et a dit : « Je ne veux pas m'imposer, aussi avant de jacter moi même, je vas laisser parler les socialos à la manque jusqu'à plus soif... »

Mince de gueule qu'ont fait les bouffe-gale-tards ! Ils ne s'attendaient pas à celle-là ; il leur a fallu prendre la parole.

Turellement, leurs boniments sont de même farine que ceux de nos fumistes français : ils veulent l'expulsion des ouvriers étrangers ; ils réclament du travail pour tous ; ils mendigotent des secours, etc., etc.

Samuels a gentiment démontré que l'expulsion des ouvriers étrangers ferait autant qu'un pet dans une lanterne ; puis, il a ajouté que les jean-foutre de la haute ne pouvaient pas donner du travail aux prolos, vu qu'ils n'en ont pas. Il est, en effet, bien certain que les richards préféreraient foutre du travail aux mistouffiers que de les voir vagabonder dans les rues... Non pas par pitié, mais pour n'avoir pas à craindre d'avaros.

Pour conclure, il a déclaré que, dans la situation actuelle, y avait qu'un moyen : c'est de foutre carrément la patte sur le saint-frusquin des richards.

Nom de dieu, ça changeait les prolos des ragougnasses abrutissantes qu'ils avaient l'habitude d'entendre.

Aussi, maintenant, à tous les meetings, Samuels peut parler. Les socialos à la manque veulent bien lui couper la chique, mais le populo rouspète et gueule : « Parle, Samuels ! Parle !... »

Et, tout en renaudant bougrement, les grands chefs sont obligés de lui céder la place. Ça promet, nom de dieu !

Aujourd'hui les mistouffiers boivent comme du petit lait les raisonnements de Samuels, ... demain ils en saisiront la justesse, — alors, gare là-dessous ! Ils pourraient bien faire du grabuge.

Turellement, Samuels ne canera pas : il prêchera d'exemple.

Allons, patience, les camaros, les bons bons gougres d'Angleterre nous réservent un petit coup de tréfalgar qui ne sera pas de la pisse de cheval.



Babillarde d'un Bleu

Nom de dieu, il me tombe d'Angers la babillarde d'un pauvre pousse-cailloux qui m'a bougrement remué.

Le gas est arrivé à la caserne, sortant de son trou sans la moindre idée de révolte dans la caboche.

Il n'avait qu'un dada : tirer ses trois ans avec le moins d'avaros possibles.

Cré tonnerre, y a des milliers de fistons tout pareils à celui-là !

Toutes les rengaines qu'on leur serine sur le métier militaire, l'amour de la patrie..., ça leur entre par une oreille, et ça leur sort par l'autre.

Oh, c'est pas par principes qu'ils agissent, — c'est tout bonnement parce que les galonnards les emmerdent.

Si on n'était pas rossés avec eux, ils ne demanderaient pas mieux que de se laisser vivre... tout comme ils se sont laissés vivre dans leur jeunesse, sans jamais penser aux misères sociales.

Mais, c'est pas ça, foutre ! Les galonnards sont des sales chameaux qui aiment à martyriser leurs inférieurs.

Du coup, le ciboulot des pauvres fieux travaille dur.

Eux qui n'ont jamais vu plus loin que le bout de leur pif se foutent à ruminer.

Leurs quinquets s'ouvrent ! Et ils reluquent de près toutes les dégoutations de l'ignoble métier qu'ils subissent.

C'est pour le coup que la capote leur semble pesante.

Elle est lourde, kif-kif une capote de plomb ! Que faire ?...

Comment sortir de ce maudit enfer ?...

Hélas ! Y en a qui, manquant de nerf, ayant le ciboulot trop faible pour chercher les tenants et les aboutissants se laissent aller à l'avachissement.

D'autres, ceux qui ont du sang dans les veines, serrent les poings et grincent des dents !

« Que faire ? » C'est ce qu'ils se demandent.

Le bleu qui m'écrit est un de ceux-là, nom de dieu ! Je ne le connais ni d'Eve ni d'Adam, mais, s'il le fallait, je jurerais sur mon tire-pied que c'est un riche fiston.

Or donc, les camaros, je vas vous faire reluquer quelques tranches de sa babillarde. Si je ne vous sers pas tout, c'est que dans les autres tranches, y a trop de pommade pour bibi.

Angers, 3 janvier 93.

Père Peinard,

Vous vous étonnez peut-être de me voir si gauche à mon âge, et cependant c'est la première fois que je m'en aperçois.

Je suis si heureux d'avoir enfin trouvé quelqu'un à qui je puis dire toute ma haine et mon dégoût pour ceux qui nous font tant souffrir dans ce maudit métier militaire !

Simple campagnard, je suis arrivé voilà un mois au régiment plein d'enthousiasme et d'ardeur. Au bout de huit jours, j'avais déjà changé.

Et qui ne changerait pas dans une compagnie comme la mienne ! Il est évident que mon capitaine est une exception, ils ne sont pas tous aussi vaches.

La tête bouleversée, je ne savais à qui me plaindre de toutes les injustices que je voyais journellement se commettre.

Ne vous connaissant pas encore, je m'en fus trouver le directeur du cercle catholique militaire. Ce n'était pas l'homme qui pouvait me donner du courage !

Lorsque je lui racontai toutes les brutalités dont nous sommes l'objet il me recommanda la patience, le calme, la soumission envers mes supérieurs.

C'est alors que votre journal me tomba dans les mains ; je l'ai acheté la semaine dernière à un marchand de journaux.

Je suis heureux de vous écrire, moi un simple bleu ! Je sens que nous sommes en communauté d'idées. Vous au moins, vous ne prêchez pas le calme et l'indifférence...

Je serais si content pour moi et mes pauvres camarades que vous fassiez savoir à tous ce qui se passe dans cette sale compagnie, par la faute du capitaine.

Il fait subir tellement de misères aux hommes qu'il commande qu'il inspire déjà l'horreur et la réprobation de tous...

Je vous raconterai cela la semaine prochaine...

Je termine et je vous serre cordialement la main, ainsi qu'à tous ceux qui vous aident dans la lutte que vous soutenez.

Vive la Révolution universelle ! A bas les chefs ! Vive les travailleurs des villes et des champs !

Un bleu d'un an.

Vive la classe !!

P.-S. — Je vous mets dix sous pour la propagande. C'est la moitié de mes étrennes que m'envoie mon pauvre père qui a soixante ans et qui toute sa vie a travaillé sans pouvoir mettre un sou de côté pour ses vieux jours. Pourtant il est bien économe !

Mon pauvre bleu, je comprends ta douleur et ta rage !

Mais y a une chose que je vas te dire : tu te plains de ton capiston et tu as raison, — seulement, ne t'illusionnes pas, tu serais tombé dans une autre compagnie que tu n'aurais guère été mieux traité.

C'est ça qu'il faut bien te foutre dans la caboche : c'est pas les galonnards qui font la caserne, — c'est la caserne qui fait les galonnards.

Or donc, tant qu'il y aura des casernes, y aura des culottes de peau pour faire des mistouffles aux troubades.

C'est ça qu'à la chambrée, il te faut tâcher de faire saisir à tes copains.





C'était la nuit de Noël, perpétuant une vieille tradition, nous étions une floppée de bons bougres à l'auberge du Bon Coin, chez la mère Pigasse, en train de faire un bath réveillon. Les tranches de bœuf en daube, ainsi que de bonnes grillades de boudin et de saucisse nous passaient au travers de la gargamelle, largement arrosées de pleins verres de pique-poult.

Pendant ce temps, nom de dieu, dans l'église du village, toute puante de moisissure, le curé débitait sa messe de minuit. Les pochetées chantaient Noël... la délivrance... les alleluia d'un couillon de rédempteur et de sauveur qui n'a racheté et sauvé personne.

A l'auberge, il y avait de tout dans le tas : des vieux réacs regrettant le temps de l'Empire et croyant qu'un nouveau Badingue refoutrait les affaires en bonne voie ; y avait aussi des républicains..., des ceusses qui n'ont rien palpé dans le Panama ; mais le plus grand nombre était des fistons cherchant leur chemin.

D'anarcho, j'étais presque seulet. Aussi, crédiu, se foutit on à me chiner de tout bord. Des gas qui avaient lu mes dernières épistoles sur le gouvernement voulurent savoir pourquoi j'en voulais aussi à la propriété.

Vingt dieux, j'eus beau chercher des mais et des si, fallut tout de même que je me fende. Et une fois le fanal bourré, voici à peu près ce que je leur ai dit :

« Ohé, les gas, le père Barbassou n'est pas un grand orateur, mais quand même il va vous dégobiller en quatre paroles ce qu'il pense de la propriété.

Et vietdaze, il n'ira pas chercher midi à quatorze heures pour vous redire ce qu'il y a déjà belle lurette, Proudhon a chouettelement démontré : or donc, la Propriété, c'est le vol !

La première origine de la propriété c'est le vol et l'assassinat en bandes armées : une tribu de brigands arrive sur les terres d'une tribu de laboureurs, ils ne font ni une ni deux, ils disent : « Cette terre est à nous ! Vous autres vous allez masser comme des nègres ; pour récompense on vous laissera la patée ; à nous qui n'en foutrons pas une secousse, le bon pain, le picton réconfortant et le frichti... »

La propriété et l'esclavage sont fondés du coup !

Et le gouvernement aussi, mille dieux, la propriété ainsi chapardée est défendue par le brigand devenu gendarme.

L'explique que je donne, c'est Renan qui l'a écrite, cré couillon ! Et foutre, le type n'était pas aussi gourde qu'on pourrait le supposer puisque la gouvernance veut le trimballer au Panthéon.

Si bibi était savantasse, pour prouver ce qu'il avance, il vous ferait un cours d'histoire ancienne. Mais foutre, il connaît l'histoire à peu près comme un cochon la musique.

Et puis, cette putain d'histoire ancienne, les bourgeois de notre siècle se sont chargés de la rajeunir !

Ben oui. Et j'en appelle à témoin ce vieux grognard de Cantinolle qui comme moi a fait les campagnes d'Afrique : quoi donc que nous foutions là-bas, de l'autre côté de la grande tasse ?

Après avoir saigné comme des lapins ces pauvres diables d'arbis, on foutait le grappin sur leurs terres.

Les survivants continuaient à bûcher, mais c'était plus pour eux, pécaire ! C'était pour remplir le grenier des chapardeurs.

S'ils la trouvaient mauvaise, gare au flingot, nom de dieu !

Et c'est pas qu'en Algérie que ces choses se sont passées. Ça a été kif-kif en Tunisie, au Tonkin, à Madagascar, et plus récemment encore au Dahomey.

Et oui, bondieu, le général Dodds veut sa part des lauriers tout comme les brigands Bugaud et Lamoricière.

Voilà donc la première origine de la propriété : l'assassinat, le pillage, l'incendie,.... Té, mon bon, c'est précisément la même chose que pour la démantibuler préconisent les anarchos, — au dire des jean-foutre et des jugeurs.

Le plus rigolot, cré pétard, c'est que les richards français brament, comme des loupiots que leurs mamans débarbouillent, quand on parle de les dégorger, — ce qui ne les empêche pas d'approuver à tire-larigot l'expropriation des races indigènes de ces divers pays.

Ça se comprend, foutre de foutre ! Les indigènes ne sont expropriés qu'au profit des richards, tandis que ceux-ci on les expropriera au profit de tout le monde.

La morale de ces salopiards c'est celle du moricaud à qui un explorateur demandait ce qu'il appelait bien et ce qu'il appelait mal : « Le mal, répond le négrot, c'est quand un type roupille avec ma femme ; le bien, c'est quand moi je roupille avec celle d'un autre..... »

Capet de dious, j'ai beau ne pas être orateur, une pétarade d'applaudissements vint me couper le sifflet.

J'en profitai pour vider mon verre.

Cette sacrée opération terminée, sans même qu'on me donne le temps de me lécher les babines, fallut reprendre mon dégoisage.

« Nous disons donc, les frangins, que la propriété terrienne a été acquise en France par la même cochonne de manière qu'elle l'est aujourd'hui en Asie et en Afrique.

Les seigneurs de l'ancien régime étaient devenus les maîtres par ce système, — et en 93, c'est par un truc à peu près que les bourgeois les ont déposés.

Je dis les bourgeois... En réalité, c'est les pétrosquins qui saisirent le saint-frusquin des nobles ; c'est eux, les bons bougres qui flambèrent les vieux castels comme une meule de paille, — et avec les castels, la chamelle de papperasse contenant les titres de propriété, de dîmes, de corvées et tout le sale bataclan.

Mais les couillons, ils tirèrent tout bêtement les marrons du feu pour d'autres ! Les birbes bourgeois s'enquillèrent dans la place toute chaude des charognes de seigneurs ; par le mic-mac des propriétés nationales et de leur vente, par le truc des assignats, — la belle et bonne terre fut ratiboisée aux bons bougres qui l'avaient reprise. Les culs-terreux ne gardèrent que quelques lopins sur des collines incultes, et grands juste comme un drap de lit.

Puis, ce furent les enfouisseurs d'argent, les bandes noires, qui après le coup de chien, quand le populo fut épuisé, trafiquèrent des vieux châteaux et des terres.

Tonnerre de dieu, c'était tout de même des bougres à poil, les gas de 93 ! Dans leur riche turbin, y a de bons enseignements à tirer pour le prochain branle-bas.

Primo, c'est pour ne pas les avoir imité ; c'est à dire pour n'avoir pas foutu aux quatre vents, les titres de propriété, de rentes et d'hypothèques, que les campluchards de 1852 ont été si salement blousés.

Une fois tout cuit, tout flambé, les émigrés ne purent pas se renquiller dans leurs domaines : ils durent se contenter du milliard d'indemnité de Charles X.

Deuxièmo, maintenant qu'on a vu où les pu-

tains d'assignats menèrent nos paternels, s'agit de se garer, kif-kif la gale, des socialos à la manque qui, avec leurs sacrés bons de travail, nous serviraient une ratatouille de même farine.

Et troisièmo, tonnerre de brest : avoir le nez plus creux que nos papas de 93, turbiner pour nous-mêmes, exproprier les richards..., mais, ne pas en laisser s'implanter d'autres !

Ouf ! Ma première partie est achevée. Les camaros, vous allez bien permettre au père Barbassou de souffler un brin et de s'humecter la gargoine ? Et vous autres, les lecteurs du *Père Peinard*, faut attendre jusqu'à dimanche la suite de mon jaspinage.

Le père Barbassou.



LA BOMBE DE LA PRÉFECTANCE

C'était bien une bombe, nom de dieu !

Elle n'a pas érabouillé de vermine celle-là. Dame, on fait ce qu'on peut.

Il faut un apprentissage à tout.

Mais de là à rengainer, comme certains quotidiens, que c'est les sergots eux-mêmes qui ont fait le coup, y a bougrement loin !

J'y coupe pas !

Ça serait chouette, nom de dieu, si les sergots et les mouchards s'attelaient au turbin des petites marmites.

Pour le coup, je demanderais qu'on augmente leur nombre et qu'on leur double la solde ;

Quand ils se feraient sauter eux-mêmes, on les paierait triple.

Mais on n'en est pas là !

Les types sont trop embarbouillés d'autorité et de discipline pour songer à foutre leur boîte et leurs chefs en l'air.

Ces blagues, c'est malheureusement des inventions des journalisteux : ils ne veulent pas avouer que les anarchos s'attaquent à la police.

Pour les premières pétarades ne disaient-ils pas pareil ?

A chaque nouvelle, faut qu'ils bavent quelque chose : pour le petit turbin de la préfectance comme ils n'ont pas eu de victime à pleurer, ils rengainent la ritournelle des roussins se bottant le cul à eux-mêmes.

Les grosses légumes ne sont pas fâchées que cette idée se répande.

Songez donc, y aurait plus moyen que les richards, les marchands d'injustice et toute la séquelle roupillent en paix, s'il était démontré qu'un zigie d'attaque a pu apporter une petite marmite au beau mitan de la préfectance.

Eh la, bonnes bougresses et bons bougres ! Ne ralez pas le caneton la semaine prochaine.

Ça vaudra le coup, foutre !

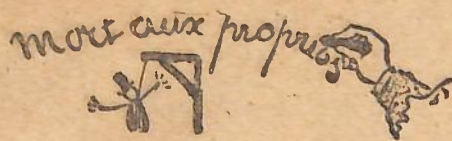
En effet, dans le prochain numéro vous retrouverez le commencement des

TRENTE-SIX MALHEURS D'UN MAGISTRAT
histoire moralisante d'un

JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

Pas besoin de vous dire que ça sera escornisistibulissant, véridique et panamesque.



COCHON DE PROBLOC !

Il vient de se passer une sacrée abomination à Juvisy, un petit patelin près de Corbeil.

Dernièrement un bon bougre ne savait comment arriver à donner la becquée à sa marmaille.

Le turbin n'allait pas, — quoi foutre ?

Se suicider !... Il n'en pinçait pas nom de dieu, et il avait bougrement raison.

Pour lors, il ne fit ni une ni deux : il chardarda le nécessaire qu'il ne pouvait se procurer par son turbin.

Mille pétards, si tous les purotins suivaient l'exemple de ce gas, ça prendrait vivement une autre tournure.

La Sociale ne serait pas longue à nous faire risette.

Oui, foutre !

Le malheur c'est que le gas se fit sucrer. Turellement, les marchands d'injustice furent sans pitié pour lui : ils le foutirent au clou, — et il y est encore actuellement.

Hélas, ces maudits jugeurs ne se demandèrent pas une minute : « Que vont devenir les trois gosses et la mère ? »

Peuh, ça ne les regarde pas, ces choses-là !

Aussi la misère tomba sur la maisonnée plus grande qu'auparavant. La mère ne se désespéra pas, nom de dieu ! Avec un rude nerf elle se grouilla de cinquante façons, — tant et si bien qu'elle arriva à joindre les deux bouts, et à faire tortorer ses trois loupis.

D'ailleurs, tous les gas du patelin avaient la mère à la bonne : le boulanger, l'épicier lui faisaient credo les jours de trop grande dèche.

Seulement, avec l'hiver qui a rappliqué terriblement, c'est devenu dur à se tirer d'affaire ; la pauvre bougresse n'a pu boucher la gueule à son proprio.

Elle lui devait quinze francs !

Le salaud n'a pas eu pitié des larmes de la malheureuse et il a tout de suite songé à la foutre à la rue, elle et ses gosses.

Y a bien un truc : la faire expulser par les moyens légaux.

Oui, mais faut abouler de la braise aux hommes de loi, et le vautour ne voulait pas faire de si grands frais.

Pour lors, le bandit a profité d'un moment où sa locataire était absente et illico il a enlevé les fenêtres et la porte de la cahute qu'il lui louait.

Sur les trois petiots y en avait un de malade dans son berceau, — vous croyez que ça a fait hésiter le brigand ?

Ah ouat ! Un richard ne recule devant rien pour faire des misères au pauvre monde.

Quand la pauvre mère est revenue elle s'est abimée de douleur à voir la dévastation du maudit vautour.

« Que faire ? Quoi devenir ? »

Avec la neige qui dégouline, avec le frio qui vous gèle les os, c'est affreux de coucher à la rue !

Elle s'est affalée sur le plancher et c'est là que l'ont trouvée les voisins, à moitié folle de désespoir.

Du coup ça a pris une autre tournure, nom de dieu !

Quand tous les bons bougres du pays ont su la crapulerie du vautour, la moutarde leur est montée au nez.

Tous en chœur ils ont rappliqué sous les fenêtres du bandit qui, bien emmitoufflé, se chauffait les flutes au coin de son feu, et ont commencé un charivari carabiné,

Ils ne parlaient de rien moins que de griller le probloc dans sa turne, — comme un gros cochon qu'il est !

Dame, tout ce grabuge lui a foutu la venette. Illico, il a fait des excuses et il est allé rétablir la porte et les fenêtres de la malheureuse bougresse.

Mille dieux, voilà ce que c'est que d'avoir du nerf !

Si chaque fois qu'un jean-foutre fait une crapulerie, les bons bougres agissaient kif-kif ceux de Juvisy, ça marcherait mieux !



COMMISSAIRE BARBOTTEUR

Bordeaux. — Un roussin qui ne manque pas d'aplomb et qui a des chances de monter en grade, vu qu'il n'a pas de scrupules, c'est le quart-d'œil de Bordeaux, qui, la semaine dernière, est allé voler chez une marchande de journaux deux numéros du *Père Peinard*.

Il en aurait bien filouté plus, mais il ne restait que ça !

Le but, facile à deviner, c'était de foutre le trac à la bonne bougresse, afin de l'empêcher de vendre le caneton.

Turellement, le commissaire a appelé son barbotage « une saisie ».

Même quand elle est légale, une saisie est un vol, — mais, dans le cas, la saisie étant illégale, y a pas d'erreur !

Si donc, les tribunaux faisaient leur métier, sans s'occuper de la gueule du filou, le quart-d'œil devrait passer en condamnation.

Ah ouat, y a rien de fait !

Tout de même, je voudrais bien savoir en vertu de quels ordres ce roussin s'est permis de barbotter les numéros du canard ?

La bourrique a voulu faire de ses épates et il s'est adressé à une bonne femme qui, ne sachant rien des lois, l'a laissé faire, croyant qu'il a tous les droits.

S'il s'était adressé à un zigou d'attaque, il se pourrait qu'au lieu de saisir des numéros il ait empoché des coups de trique.

Nom de dieu, je profite des frasques de ce salaud pour avertir les bonnes bougresses de marchandes de journaux qu'elles n'ont pas à se laisser intimider par les policiers. Personne ne peut les empêcher de vendre le caneton ; elles ont le droit de le coller à leur devanture sans crainte d'avaros.

Si un roussin leur fait des menaces, qu'elles n'y prêtent pas attention. S'il leur dit : « Je vas vous foutre un procès-verbal ! » qu'elles haussent les épaules et lui tournent le cul.

Quand la bourrique verra que ses intimidations ne prennent pas, il baissera son caquet et se tirera des flutes.

Je le répète, foutre : le *Père Peinard* paraît librement en France et il n'y a aucun roussin, ni aucun préfet, ni aucun marchand d'injustice qui ait le droit de le saisir ou d'en interdire la vente.

RIBOTTE DE FLICARDS

Saint-Nazaire. — S'il y a des chameaux qui devraient avoir de la sobriété, c'est les sergots.

Leur métier est de faire respecter la tranquillité des rues, de foutre les soulauds au violon,..... sans compter leurs autres saloperes.

Or donc je dis qu'on devrait leur coudre le bec, afin qu'ils ne puissent pas donner le mauvais exemple, en tétant une goutte de trop.

Si je jacte ainsi, c'est qu'un camarade me raconte que les roussins de Saint-Nazaire ont fait la fête au jour de l'an. Et tellement, nom de dieu, qu'ils étaient pleins comme des cochons.

Ah foutre, si leur soulographie les empêchait

de faire des crapuleries au pauvre monde, j'y trouverais pas à redire.

Mais c'est quasiment le contraire, mille dieux !

Ainsi y a un des sergots qui entre chez un bistrot, et sans quoi ni comme, a voulu taper dans la gueule à un ouvrier qui lichait tranquillement son verre.

Heureusement, il s'est trouvé là d'autres prolos qui, sans faire d'épates, ont sorti le flicard.

Ça n'a pas été fini ! Le soulaud est rentré et a cassé des tas de verres.

Turellement, ça lui a valu une bonne correction.

Après quoi, y a un bon bougre qui a eu une idée rupinskoff : il a empogné le sergot sous les aisselles et l'a trimballé de porte en porte pour montrer au populo le cas que l'on doit faire de cette racaille.

Une cinquantaine de bons bougres suivaient la procession du flic, se gondolant comme des petites baleines.

LA CONVERSION DES SOCIALOS

Marseille possède une cannebière, — plus une foire de Noël dite des Santons : des bons hommes représentent le Messie et sa garce de famille, — tableau de l'abrutissement humain !

Cette foire avait ça de bon : c'est que depuis quelques années les saltimbanques pouvaient pendant un mois gagner leur vie et celle des leurs en amusant de leurs parades le populo.

Les pauvres bougres qui n'avaient pas de quoi se chauffer pendant les longues veillées d'hiver, allaient dans la godaillerie oublier un brin leur mistouffe.

Mais voilà, cette foire se tient dans un quartier bourgeois !

Empêcher les millionnaires de roupiller leur souï, c'est grave, nom de dieu ! Aussi ces bourriques ont-ils pistonné toutes les municipalités qui ont défilé à la Volière depuis des années, pour qu'on envoie les forains installer leurs baraques aux cent mille diables.

Songez donc, les pauvres richards ont besoin de repos : les bons gueuletons, les petites femmes, le baccarat, — ça fatigue !

Ils avaient beau pleurer comme des Madeleines, les conseils cipaux les envoyaient paître : « Il faut que tout le monde mange ! » qu'ils disaient.

A bien voir, c'était les vingt francs d'impôt par mètre que casquaient les saltimbanques qui les rendait si carrés contre les richards.

Maintenant y a des socialos à la Volière municipale.

Les bons bougres vont se dire : « Chouette, les forains n'ont plus à craindre qu'on leur coupe les vivres ! »

Tralala, c'est justement le contraire : ce que les anciens avaient refusé, les socialos à la manque viennent de le faire, pour avoir les bonnes grâces des ventrus.

Pour le dernier Noël, ces jean-foutre ont supprimé une moyenne de deux cents forains. Les pauvres fioux avaient compté sur la foire pour acheter des pommes de terre, afin de passer l'hiver, — ils se tapent ! s'ils veulent bouffer ils pourront s'appuyer des briques à la sauce aux cailloux.

Par exemple, n'allez pas croire que du même coup les cipaux sociaux ont coupé la chique aux Santons. Ah mais, non ! Ils ont laissé faire la mascarade religieuse.

Or donc, faudra pas s'épater si un de ces quatre matins on nous apprend que les conseillers cipaux de Marseille ont rouvert les Missions et réorganisé les processions.

Baladés sous des grands riflards, kif-kif l'évêque, ils auraient une belle gueule !

MINCE DE LIBERTÉ

Rive-de-Gier. — Maintenant on ne peut plus chanter que des cantiques dans ce patelin. Voilà depuis quelques semaines une demi-douzaine de riches bougres qui ont ramassé des amendes pour avoir poussé la *Carmagnole*.

Plus espatrouillant : chez soi, entre quatre

murs, il est défendu de chanter la chanson en question.

A preuve, le copain Phillieux qui vient de ramasser 15 balles d'amende et un jour de clou pour l'avoir chantée chez un ami.

C'est raide tout de même!

A quand nous forcera-t-on à aller à confesse?

FRASQUES DE ROUSSINS

Epernay. — La police de ce patelin est très rigolotte, on se croirait à Paris : elle arrête les mères de famille qu'elle prend pour de malheureuses faisant le truc.

Au théâtre, faut pas qu'on rie. — faut être sage comme à l'école, sans ça le brigadier vous saute sur le poil et vous fait étrangler à moitié par son subalterne.

C'est ce qui est arrivé il y a quinze jours quand on jouait le *Masque de fer*.

Un pauvre gosse de quinze ans a failli en claquer.

Y a jusqu'aux pompiers à qui ils cherchent pouille. J'ai raconté la semaine dernière que le sale brigadier les a emmerdés.

Paraît qu'il a étrenné chiquement : il a reçu une de ces tournées qui l'a collé pour quinze jours au pieu.

Y a que ça de vrai, les aminches!



Le Tocsin!

Cré pétard, il serait temps qu'il sonne, pour nous foutre tous dans la rue, avec de la fièvre, — comme quand il y a le feu quèque part.

Cela viendra!

En attendant des zigues d'attaque qui sont à Londres font paraître toutes les semaines un canard avec ce titre.

Le premier numéro est un peu déplumé — c'est un caneton, — mais on voit qu'il est de bonne race.

Les panamistes ont déjà son bec dans la peau, et pour le numéro deux on va en apprendre de belles!

C'est aux copains à réchauffer par leur galette, et aussi en le propageant, — ce caneton, afin qu'il vive et foute un bon coup d'épaule pour la Sociale.

Autre chouette flambeau qui vient de paraître :

C'est une galbeuse affiche intitulée *A bas la Chambre* et que les bons bougres ont pu déjà relouer sur les murs d'une tapée de patelins.

En outre y en a eu des chiées de distribuées un peu partout, dans les ateliers et chez les bistrotts.

Comme de juste, ça fait salement renauder les roussins!



Comme réveillon, elle a été bougrement chouette, la réunion organisée pour le soir de la Noël à **Romanèche**, un petit patelin de la Saône-et-Loire.

Plus de deux cents bons bougres se sont amenés; c'était les paysans qui dominaient, — il en était venu jusque des communes voisines.

Cette soirée familiale a pris l'importance d'une réunion régionale, et les gas qui l'avaient emmanchée étaient bougrement contents de voir que le résultat dépassait leurs espérances.

Le copain Monod a d'abord jacté sur la misère, ses conséquences et son remède.

Et foutre, tous les campuchards l'écoutaient avec bougrement de plaisir!

Ensuite, un bon bougre d'agriculteur de la localité a pris la parole et exposé sa manière de voir. Son jaspinage a été chouette, et quoi qu'il ne soit pas anarcho, y a tout de même des points sur lesquels les copains se sont trouvés d'accord avec lui.

D'ailleurs, y a qu'à le laisser ruminer un brin, — il y viendra vivement!

Ce qui a été plus bath, c'est le dégoisage d'un fermier des environs qu'aucun des copains ne connaissait et qui s'est montré tout à fait anarcho.

Son jaspinage a été compris de tous les pétrousquins, aussi, ils s'en sont tous retournés les poches farcies de brochures et de journaux.

COMMUNICATIONS

PARIS

Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de propagande de Paris des 5^e et 13^e se réunira tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 à son nouveau local, salle Messiez, rue Mouffetard, 127, au premier, et le dimanche de 3 à 6 h.

— Quelques compagnons ont une combinaison pour organiser à très bref délai plusieurs réunions publiques, fructueuses à tous les points de vue, et pour lancer une grande manifestation populaire la rentrée des voleurs des deux chambres, mais l'argent manquera, les copains qui peuvent disposer de quelques sous, les enverront à Sabatier, 64, rue de la Glacière, Paris, l'excédent des dépenses sera employé à une propagande sérieuse.

Réunion des copains au courant, lundi 2 janvier 1893, à l'adresse ci-dessus à 9 h. du soir.

Aux compagnons du Bar-Dauphinois, Marseille. Nous aussi nous chassons à la galette comme vous pouvez le voir, enverrai lettre d'ici peu.

— En raison des meetings des 6 et 7 janvier, au Tivoli-Vaux-Hall, le meeting projeté par les compagnons pour le 8, salle Favié, est renvoyé au samedi 14 janvier, à la salle du Commerce, 94, faubourg du Temple.

Ordre du jour: Où nous mènent les Sociétés financières. Les caisses d'épargne. La pourriture parlementaire et la réaction.

— Le groupe d'études sociologiques, le *Progrès Social*, convaincu que la solution de la question sociale ne peut s'induire que de l'étude des phénomènes sociaux, invite tous les compagnons à assister à ses séances, salle Buchmann, 5, rue Keller.

Lundi, 9 janvier, à 8 h. 1/2.

Evolution du Socialisme. L'utopie Communiste. Les contradictieux sont instamment invités.

Villefranche. — Le groupe anarchiste de Villefranche pour le dimanche 14 courant une soirée familiale à Anioe, au café Riondelet, à 8 h. du soir.

Grand assaut de chants, déclamations et poésies révolutionnaires.

Départ de Villefranche à 2 h. 32.

Tous les révolutionnaires sont invités.

Roubaix. — Réunion des anarchistes de la ville et des environs, le samedi 7 janvier, 144, rue d'Inkermann.

Saint-Quentin. — Dimanche, 8 janvier, réunion des anarchistes, 40, rue de Pontoise.

Extrême urgence.

Marseille. — Par suite du manque de parole de l'imprimeur, les compagnons de l'*Agitateur* sont forcés de renvoyer au samedi, 14 janvier, la réapparition du journal.

La 4^e page du 1^{er} numéro sera consacrée à un manifeste sur le *Paramisthme*.

Les camarades qui désirent recevoir le journal sont priés d'en faire la demande à l'administration du journal, rue Beauveau, 7 A. Les détenteurs de listes de souscription sont priés de les renvoyer dans le plus bref délai.

Marseille. — Le groupe *Les Vengeurs* désire se mettre en communication avec les groupes existants. Ceux qui n'auraient pas reçu de lettre personnelle et qui voudraient correspondre sont priés d'adresser leurs lettres à l'adresse suivante.

L. G. Bar du Rendez-vous Dauphinois, place Saint-Martin, Marseille.

— *Les Vengeurs* voudraient correspondre avec Thennevin.

Saint-Ouen. — Réunion du groupe *l'Avenir social*, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

Trélazé. — Le groupe d'études sociales de Trélazé ayant l'intention d'organiser prochainement une tournée de conférences prie les compagnons ou les groupes anarchistes de la région de l'Ouest qui voudraient profiter du passage du conférencier, de s'aboucher avec eux.

Ecrire au compagnon Severy Emile, à la Pyramide, Trélazé (Maine-et-Loire).

Amiens. — Tous les dimanches, de 5 à 7 h. du soir, réunion, 64, rue du faubourg de la Hotoie. Tous les premiers et troisièmes dimanches, lectures, causeries, chants, poésies, divers.

Dijon. — Groupe d'études Sociales *la Vérité* se réunit tous les samedis, de 8 à 11, chez Catinéau, rue de la Chaudronnerie.

Le Havre. — Hamelin, 16, rue des Viviers, crie le *Père Peinard*.

Damery. — Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Anon, à Epernay et tous les environs.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Alger. — Par suite des tracasseries policières l'apparition du journal *la Marxiste Sociale*, organe de combat, se trouve retardée aux premiers jours de janvier.

Le journal laissera autant que possible le terrain théorique de côté pour suivre et précipiter les événements qui se déroulent avec une rapidité vertigineuse.

Pour la copie, mandats et renseignements : 13, rue Dupuch, Alger.

PETITE POSTE

L'anarcho, à *Rive-de-Gier* : 4 balles le cent; envoie la galette et on t'expédiera. Je voudrais bien ton adresse pour te causer d'autre chose.

Pour les prisonniers. — P. Garenne 0.50. L. Mans 0.25. Collecte à Trélazé 13 fr.

Par un copain d'Ivry, 2.50 pour la compagne de Francis; 2.50 pour Decamps.

Les abonnés et correspondants sont priés d'envoyer leur galette en mandats, de préférence aux timbres qui s'égarent en route très facilement.

Lettres et mandats doivent être adressés : A l'Administrateur du Père Peinard.

Bons bougres, demandez à votre bistrot un verre de *Dynamite*.

Rien de tel après le boulochage : ça fait digérer chouette, — et en même temps ça maintient au cœur la haine des bourgeois.

Si le troquet ne sait pas où se vend la *Dynamite*, engueulez-le et dites-lui que pour trois balles, plus les frais d'octroi, il en aura un litre. Il n'a qu'à adresser sa commande au fabricant :

A. Amoureux, à Belvès (Dordogne)

Les ceusses qui habitent Paris peuvent faire directement leurs commandes aux bureaux du Père Peinard, à raison de 4 fr. le litre, frais d'octroi compris.

L'Imprimeur-Gérant : J. LÉCUYER

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris



Il est rien chouette, notre premier de l'an! Pas de pain, pas de gîte...